Document généré le 19 avr. 2024 18:30

24 images

Retour aux sources
Emporte-moi de Léa Pool

Philippe Gajan

Numéro 96, printemps 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24927ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Philippe Gajan (1999). Compte rendu de [Retour aux sources / *Emporte-moi* de Léa Pool]. *24 images*, (96), 44–45.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Emporte-moi de Léa Pool

Karine Vanasse (Hanna), très convaincante dans le portrait d'une adolescente en crise.

RETOUR AUX SOURCES

PAR PHILIPPE GAJAN

Emporte-moi constitue à la fois l'œuvre de la continuité et de la rupture dans la carrière de Léa Pool: continuité dans les thèmes majeurs, rupture de ton. Si, encore une fois, la cinéaste met en scène une crise existentielle, elle le fait non plus par le biais de la dilution, de la disparition, opérations dictées par la loi physique de la fuite en avant, mais sur le mode du passage, celui de l'adolescence. Ce déplacement vers les rivages de l'enfance s'accompagne d'un ancrage systématique dans une époque, un lieu: Montréal, les années soixante, la Révolution tranquille. Jamais Léa Pool n'a autant balisé un film, comme si la cinéaste de la vie intérieure avait décidé d'ouvrir, mais surtout de confronter cette vie intérieure à la société qui l'accueille, à la manière d'un écrin. Ceci constitue d'ailleurs un autre déplacement, puisque la société, dans les précédents films de Léa Pool, n'était que décor, support, à l'instar de la toile blanche du peintre.

De plus, ***Mouvements du désir*** s'épuisait complètement par le recours à une symbolique omniprésente et lourde (il suffit de penser au train et à tout ce qu'il peut suggérer). ***Emporte-moi*** abandonne cette veine par trop formaliste et utilise des icônes qu'il convoque à l'écran. ***Vivre sa vie***, Godard et Anna Karina, la chanson de Marie Laforêt, le *Journal* d'Anne Franck servent à la fois de repères et de références. Le film met en acte les processus d'identification entre une adolescente, Hanna, et son modèle, la Nana de Godard, mais le fait non plus de façon extérieure, mais par leur inscription dans le récit. Les associations d'idées font partie de la structure même du scénario: Hanna va au cinéma voir ***Vivre sa vie*** et c'est par la suite que son comportement tend à se confondre avec celui de l'héroïne de Godard, par le biais de scènes montées en parallèle, des gestes les plus anodins (Hanna tournant autour d'une colonne) aux orientations les plus lourdes de sens (la décision de se livrer à la prostitution). Quant au personnage du professeur (joué par Nancy Huston), par sa ressemblance frappante avec Anna Karina, il s'inscrit naturellement dans cette sphère d'identification, en venant redoubler le lien affectif de l'adolescente avec son modèle. Et même si ce professeur met en garde l'adolescente contre le danger que représente une vie par procuration et qu'elle insiste sur la nécessité de se découvrir soi-même, elle se retrouve partie prenante des errements d'Hanna et constitue en quelque sorte le gardien du passage, figure emblématique du récit d'initiation.

L'empreinte du film de Godard ne se limite d'ailleurs pas aux emprunts directs mais se lit jusque dans la thématique principale, pierre de touche de ce à quoi aspire l'adolescente: être libre et responsable. Le leitmotiv de Nana/Anna Karina dans ***Vivre sa vie*** est aussi, semble-t-il, la profession de foi de Léa Pool dans sa façon de filmer le Montréal populaire des années soixante ainsi que son héroïne, dont elle épouse largement le point de vue. Grâce à cela, et à l'inverse de ses précédents films, ***Emporte-moi*** respire de façon ample, et cette nouvelle quête d'identité s'exprime, on a envie de dire s'épanouit, loin de ce parti pris claustrophobe qui semblait marquer de plus en plus les choix de l'auteur.

PHOTOS: JAN THIJS

Le professeur d'Hanna (Nancy Huston) ou le gardien du passage de ce récit d'initiation.

Autre signe d'ouverture, la présence d'un second personnage féminin tutélaire, issu cette fois-ci de la sphère familiale. Le personnage de la mère, interprété par Pascale Bussières, constitue en quelque sorte le gardien, encore une fois au sens initiatique, de l'autre univers de l'adolescente après celui, imaginaire, de l'identification au personnage de ***Vivre sa vie***. La figure maternelle, archétype à la fois des mondes de Nancy Huston — qui a participé au scénario — et de Léa Pool, est ici absente, dépressive. Elle n'arrive pas réellement à «exister» entre un compagnon mal dans sa peau, maladroit, et la présence exigeante d'Hanna en quête d'amour. «L'échec» de la mère à assumer son rôle justifie ainsi l'évasion d'Hanna qui semble à la recherche d'une mère d'adoption (même temporairement). Ici, à travers la vie d'une famille, se dessine l'esquisse du Montréal cosmopolite des années soixante: un père juif apatride, une mère québécoise catholique, la naissance hors mariage des deux enfants... Léa Pool, à l'aide de quelques personnages bien campés, s'attache à brosser le portrait de la Révolution tranquille.

Effort couronné de succès puisque l'une des réussites du film est de trouver cet équilibre qui fait que les rapports entre les personnages semblent toujours naturels. Même si, parfois, cette limpidité engendre un trop-plein de transparence, certaines scènes ayant alors du mal à «passer»: celle des attouchements chez le boulanger semble, par exemple, un peu «parachutée» parce que trop démonstrative. Cependant, l'interprétation s'avère très convaincante, et dès lors, il faut avouer que Léa Pool réussit très bien à mener de front la chronique sociale, prise en charge dans ce cas par le volet familial, et le portrait d'une adolescente en crise, les deux trames se croisant constamment mais ayant Hanna comme point commun.

Les œuvres les plus attachantes de la cinéaste sont d'ailleurs à mon sens ses films à un seul personnage: Hanna dans ce dernier cas ou le triangle de ***La femme de l'hôtel***, les trois femmes n'en faisant finalement qu'une, c'est-à-dire présentant les trois facettes d'une seule et même personne en qui il n'est pas difficile de reconnaître l'auteur. Ainsi, avec Anna (Karina)/Hanna/Anne (Franck), on retrouve la prédilection de la cinéaste pour les triangles tels celui de ***La femme de l'hôtel*** (la cinéaste, son actrice, son «modèle») ou encore les triangles amoureux comme celui d'***À corps perdu***. Un triangle amoureux se dessine à son tour dans ***Emporte-moi*** entre Hanna, son frère et Laura. De là à dire que le cinéma de Léa Pool est obsessionnel il n'y aurait qu'un pas. Mais plus que d'obsession, il faut parler dans ce cas de la thématique inépuisable de la confusion des sentiments, amoureux la plupart du temps, qui fonctionne comme moteur du récit et tisse d'invisibles liens dans ce film comme dans les précédents. Et de fait, le protagoniste central se retrouve toujours ballotté entre une attirance masculine et féminine, le corps androgyne de Laura venant ici encore renforcer ce sentiment.

Autre constante qui traverse l'œuvre: Léa Pool propose souvent la création, ou plutôt la pratique artistique en tant qu'outil de prélèvement sur le réel, comme l'une des pistes à suivre pour résoudre les crises. Pensons au photographe d'***À corps perdu*** ou, dans ***Emporte-moi***, à la résolution de la crise: Hanna se rend chez sa grand-mère, le film ayant finalement parcouru un long détour par Montréal. Elle semble se reprendre en mains, laissant derrière elle une période importante et éprouvante de sa vie (d'autant plus que c'est sa mère qui l'accueille). Cette résolution coïncide avec la prise de possession d'une caméra 8 mm. Hanna/Léa Pool fait alors ses premiers pas de cinéaste et, dès ce moment, semble revendiquer plus que jamais la subjectivité du regard, donc du point de vue; subjectivité ironiquement soulignée (questionnée?) par l'enregistrement fortuit (dans le film) par la caméra, d'une portion de route.

Avec ***Emporte-moi***, tout se passe comme si la cinéaste avait décidé, sur le mode de l'autobiographie (mais quelle création n'en comporte pas une part?), de livrer à la fois la clef et la genèse de son œuvre passée. Hanna, plus âgée, pourrait très bien être l'un de ces personnages un peu fantomatiques qui hantent tous les films de Léa Pool. C'est pour cela qu'il n'est pas facile de parler d'***Emporte-moi*** sans faire de références au reste de l'œuvre, comme si l'auteur livrait la pièce manquante du puzzle. ***Emporte-moi*** est sans doute le film le plus accessible de Léa Pool, et même s'il n'a pas la tension interne qui marquait certains d'entre eux, tension souvent liée à la part de mystère des personnages principaux, il n'en constitue pas moins une œuvre personnelle, attachante et surtout plus ouverte: la cinéaste, désormais, semble avoir fait la paix avec elle-même. Dans ***Emporte-moi***, les personnages ont un passé et, semble-t-il, dorénavant un futur. ■

EMPORTE-MOI

Québec 1998. Ré. et scé.: Léa Pool. Ph.: Jeanne Lapoirie. Mont.: Michel Arcand. Int.: Karine Vanasse, Pascale Bussières, Nancy Huston, Miki Manojlovic, Monique Mercure. Prod.: Lorraine Richard. 94 minutes. Couleur. Dist.: France Film.